Document generated on 04/16/2024 3:48 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Flash sur un réalisateur
Akira Kurosawa

Léo Bonneville

Number 46, October 1966

Cinéma et Terre des hommes I

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51754ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bonneville, L. (1966). Flash sur un réalisateur : Akira Kurosawa. *Séquences*, (46), 24–26.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1966

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FLASH SUR UN RÉALISATEUR

AKIRA KUROSAWA

Léo Bonneville

Je garde de ma rencontre avec Akira Kurosawa un discret souvenir. C'était à Venise, il y a quelques années. Le Japon recevait les invités du Festival. Kurosawa se tenait debout, silencieux, près de l'attaché culturel. Un regard paisible, un léger mouvement de tête, des réponses brèves témoignaient d'un effacement rare. Pour lui, c'est son oeuvre qui doit parler à tout spectateur de tout pays.

De quoi nous parle-t-elle cette oeuvre qui compte aujourd'hui vingt-quatre films ? De la condition humaine dans ce qu'elle a de plus journalier. Kurosawa cherche donc à refléter son temps et à être compris par les hommes de son temps. Alors, dira-t-on, pourquoi aller chercher dans le passé le sujet de plusieurs de ses films ? C'est que, pour Kurosawa, ce qui compte ce n'est pas tant l'origine du sujet que la puissance du film sur le spectateur. Si l'homme d'aujourd'hui est pris par une histoire de samouraï, Kurosawa a atteint son

but. Alors que veut nous dire Kurosawa ? Comme tout auteur qui poursuit une longue oeuvre, Kurosawa se (et nous) pose une question : "Pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas vivre en parfaite entente, en paix, avec le plus de bonté réciproque ?" Alors, de film en film, Kurosawa va tenter de nous montrer ce qui empêche l'homme d'arriver à la paix et, en conséquence, d'atteindre le bonheur.

N'oublions pas que Kurosawa devient cinéaste alors que son pays est ravagé et humilié par une guerre perdue. Et ce qu'observe Kurosawa, ce sont les plaies sociales sinon engendrées du moins aggravées par la situation économique de son pays : le gangstérisme, l'alcoolisme, les quartiers louches, la crainte de la bombe atomique... Kurosawa nous peint ces misères sans complaisance car pour lui la vérité est bienfaisante. D'ailleurs *Rashomon* n'est-il pas la dénonciation même du mensonge ? Et le mensonge ne découle-t-il pas de l'égoïsme des hommes ? L'oeuvre de Kurosawa est une continuelle accusation de l'égoïsme qui laisse les plaies sociales se développer. Mais Kurosawa, s'il est lucide, n'est pas nécessairement pessimiste. Il croit en l'homme. Il croit que l'homme peut toujours trouver un remède à ses misères. Et s'il le croit, il le montre.

Pour Kurosawa, il faut s'oublier pour les autres. C'est d'ailleurs ce qu'a compris le bûcheron à la fin de *Rashomon*. Il n'y a pas de vie réelle sans sacrifices. N'est-ce pas ce qu'exprime admirablement *Les sept Samouraï ?* Les hommes passent mais la terre demeure... Et Kurosawa nous fait sentir qu'après le passage de l'homme, il peut y avoir quelque chose de changé. Sanjuro n'est pas un tueur satisfait. La violence, chez Kurosawa, est toujours au service de la justice. C'est le seul moyen parfois de donner raison à la raison. D'ailleurs, le héros de ces deux films n'agit jamais pour sa gloire personnelle : il a un ordre à instaurer ou plutôt un désordre à éliminer. Barberousse apparaît comme le modèle de l'homme donné au service de ses frères. Servir les autres demande souvent du courage, non pas tant pour aider des pauvres que pour lutter contre des groupes égoïstes et véreux. Notre collaborateur Jean Leirens a bien vu l'importance du sacrifice dans l'oeuvre de Kurosawa. Il écrit : "Il semble que pour Kurosawa le sacrifice n'a pas de sens. Il *est* sens. Le monde n'exige pas le sacrifice, c'est le sacrifice qui valorise le monde. L'absurde est dépassé dans le renoncement."

Ajoutons que c'est le sacrifice qui donne un sens à la vie. Tous les héros de Kurosawa vivent vraiment en se donnant une tâche à accomplir. Le plus beau film de Kurosawa, le plus sublime sans doute, c'est précisément *Vivre* (Ikiru). Un vieux fonctionnaire vient d'apprendre qu'il est atteint du cancer. Il ne lui reste donc que quelque temps à vivre. Il a beau se divertir dans les cabarets, il n'est pas heureux. Une jeune fille toute simple lui apprend le sens du bonheur. Alors il se souvient d'un ancien projet d'établissement d'un terrain de jeu pour enfants. Il remue ciel et terre pour faire aboutir son projet. Son oeuvre accomplie, il peut mourir : il a donné un sens à sa vie. C'est donc en s'ouvrant sur les autres (comme Barberousse) que l'homme peut connaître le vrai bonheur.

Par tempérament, le style de Kurosawa est simple et discret. Kurosawa cherche et trouve les moyens les plus efficaces pour concentrer le spectateur sur un sujet dramatique. Pour mieux ressusciter le passé, Kurosawa préfère le retour en arrière. Et il choisit de préférence le premier au gros plan afin de saisir la personne en son entier. Kurosawa se veut réaliste conscient fuyant ainsi tout faux idéalisme. Mais il précise : "On ne peut pas appeler réalisme la chasse inutile à la réalité et la copie des conditions sociales : dans le meilleur des cas, ce n'est qu'une imitation. Observer les milieux sociaux des temps modernes, chercher le caractère inévitable qui en pourrait résulter et faire, avec lui comme pivot, un portrait du monde, n'est-ce pas là du réalisme ?" Oui, Kurosawa est un réaliste.

Je le revois encore à Venise. Il marchait à pas lents. Il observait sans effort. Il passait en regardant les passants. C'est dans son regard attentif que Kurosawa puise la matière de tous ses films. Regard qui plonge autant dans le passé que dans le présent. Comme Dostoïevsky qu'il admire, comme Shakespeare qu'il fréquente, Kurosawa est un humaniste que nous pouvons comprendre et aimer si nous sommes sensibles à sa quête du bonheur.

LE IVe FESTIVAL DU CINÉMA CANADIEN

Le compte rendu du IVe Festival du Cinéma canadien, rédigé par notre collaborateur Réal La Rochelle, paraîtra dans le prochain numéro de Séquences.